

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1939

N°

THÈSE

130

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLÔME D'ÉTAT)

PAR

Marcel DELABROISE

Né le 17 Novembre 1911, à Avon (Seine-et-Marne)

Un Médecin hygiéniste et sociologue :

LOUIS-RENÉ VILLERMÉ
(1782-1863)

Président : M. TANON, Professeur

PARIS

MAURICE LAVERGNE, IMPRIMEUR

289, RUE SAINT-JACQUES, 289

1939

THESE

DOCTORAL THESIS

by

JOHN H. HARRIS

in the Department of

Chemistry

of the University of

California

(1955-1956)

U.C. 610 H 1956

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1939

N° _____

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLÔME D'ÉTAT)

PAR

Marcel DELABROISE

Né le 17 Novembre 1911, à Avon (Seine-et-Marne)

Un Médecin hygiéniste et sociologue :

LOUIS-RENÉ VILLERMÉ
(1782-1863)

Président : M. TANON, Professeur

PARIS

MAURICE LAVERGNE, IMPRIMEUR

289, RUE SAINT-JACQUES, 289

1939



LE DOYEN.....

TIFFENEAU.

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Bactériologie	Robrt DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie médicale et générale	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	ABRAMI.
Pathologie chirurgicale	
Anatomie pathologique	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEZ-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CHIRAY
Clinique médicale	LOEPER.
»	CARNOT.
»	CLERC.
»	Marcel LABBE.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale...	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
Clinique chirurgicale	CUNEO.
»	GOSSET.
»	GREGOIRE.
»	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	CHEVASSU.
Clinique d'accouchements	LEVY-SOLAL.
»	COUVELAIRE.
»	JEANNIN.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	Maurice VILLARET.
Clinique de la Tuberculose	TROISIER
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Cardiologie clinique	LAUBRY.
Assistance médico-sociale	
Professeurs sans chaire	HAZARD
»	HOVELACQUE.
»	MULON.
»	OLIVIER.
	SANNIE.
	VERNE.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ANELINE	Pathologie chirurgic.
BARIETY	Pathologie médicale.
BENARD (Henri)	Pathologie médicale.
BERNARD (Etienne)	Pathologie médicale.
Jstin BESANÇON	Hydrologie.
BOULIN	Pathologie médicale.
BULLIARD	Histologie.
CATHALA	Pathologie médicale.
CHEVALLIER	Pathologie médicale.
COSTE	Pathologie médicale.
DOGNON	Physique.
FEY	Urologie.
FUNCK	Pathologie chirurgic.
GALLIARD	Parasitologie.
GASTINEL	Bactériologie.
DE GAUDART D'ALLAINES	Pathologie chirurgic.
GAYET	Physiologie.
GIROUD	Histologie.
HAGUENAU	Pathologie médicale.
HALPHEN	Oto-Rhino-Laryngol.
HUGUENIN	Anat. pathologique.
JOANNON	Hygiène.
LACOMME	Obstétrique.

MM.

LANTUEJOUL	Obstétrique.
LAROCHE (Guy)	Pathologie médicale.
LAVIER	Parasitologie.
LELONG	Pathologie médicale.
LEMAIRE	Pathol. expérimentale
LEVEUF	Pathologie chirurgic.
MII J. LEVY	Pharmacologie.
LEVY-VALENSI	Neurol. et Psychiatrie
MENEGAUX	Pathologie chirurgic.
MOLLARET	Pathologie médicale.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET	Pathologie chirurgic.
MOUQUIN	Pathologie médicale.
PETTI-DUTAILLIS	Anat. pathologique.
PIEDELIEVRE	Médecine légale.
PORTES	Obstétrique.
RENARD	Ophthalmologie.
RICHT	Physiologie.
SENEQUE	Pathologie chirurgic.
TURPIN	Pathologie médicale.
VIGNES	Obstétrique.
WILMOTH	Pathol chirurgic.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

ALGLAVE	Pathologie chirurgic.
BUSQUET	Pharmacologie.
CHAILLEY-BERT	Physiologie.
GUENIOT	Obstétrique.
HEITZ-BOYER	Pathologie chirurgic.

MM.

LARDENNOIS	Pathologie chirurgic.
LE LORIER	Obstétrique.
SCHWARTZ	Patholog. chirurgicale
VAUDESCAL	Obstétrique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNÉE A TITRE PERMANENT

MM.

ALAJOUANINE	} Clinique médicale.
AUBERTIN	
BRULE	
CHABROL	
DONZELOT	
DUVOIR	
LIAN	
PASTEUR-VALLERY- RADOT	
SEZARY	

MM.

BASSET	} Clinique Chirurgicale.
BROCC	
CADENAT	
GATELLIER	
MOURE	
QUENU	
VELTER	
METZGER	} Clinique obstétricale.
ECALLE	

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLE	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON GRAND-PÈRE

A LA MÉMOIRE TRÈS CHÈRE DE MON PÈRE

Mort au Champ d'Honneur.

A MA MÈRE

*A qui je dois tant. Témoignage de mon
affection et de mon filial respect.*

A MES BEAUX-PARENTS

LE COMTE ET LA COMTESSE HENRI DE JOCAS

Témoignage de respect et d'affection.

A MA FEMME

Faible gage de ma profonde affection.

AUX MIENS

M. LE PROFESSEUR LOUIS TANON

Professeur d'Hygiène à la Faculté de Médecine de Paris
Professeur à l'Institut de Médecine Coloniale
Conseiller Technique du Ministère de la Santé Publique
Inspecteur Général des Services Techniques
d'Hygiène à la Préfecture de Police
Membre de l'Académie de Médecine
Officier de la Légion d'Honneur

*Qui m'a fait le grand honneur d'accepter
la présidence de cette thèse après
m'avoir fait longuement profiter de son
enseignement.
Hommage de ma respectueuse gratitude.*

A M. LE DOCTEUR PH. NAVARRE

Professeur d'Hygiène à la Faculté de Médecine de Caen
Sous-Directeur de l'Institut d'Hygiène
et d'Epidermologie de Paris
Chevalier de la Légion d'Honneur

*Que je remercie sincèrement de tous les
conseils qu'il m'a donnés.
Hommage de reconnaissance.*

A M. LE DOCTEUR PÉRIN

Médecin de Saint-Lazare

*Dont j'ai eu l'honneur d'être l'Interne.
Témoignage de mon dévouement respec-
tueux.*

A M. LE PROFESSEUR TROISIER

*Témoignage de mon profond attachement
et de ma respectueuse gratitude.*

A M. LE DOCTEUR AMEUILLE

Médecin de l'Hôpital Cochin

Avec toute ma respectueuse reconnaissance.

A M. LE DOCTEUR NIEGER

A MES MAÎTRES DANS LES HOPITAUX

Stage

M. LE PROFESSEUR CARNOT

M. LE PROFESSUR DUVAL

M. LE DOCTEUR LOUSTE

In memoriam.

Externat

M. LE DOCTEUR BARIÉTY

M. LE DOCTEUR M. HAMBURGER

M. LE DOCTEUR MINAULT

M. LE DOCTEUR KUDESKI

M. LE DOCTEUR LEJARD

M. LE PROFESSUR BRINDEAU

M. LE DOCTEUR LANTUÉJOUL

Externat en premier

M. LE DOCTEUR CLAUDE-GAUTIER

A MES MAÎTRES DE LA MAISON SAINT-LAZARE

M. LE DOCTEUR BOYER
M. LE DOCTEUR MORIN
M. LE DOCTEUR GEORGES-LÉVY
M. LE DOCTEUR DUREL
M. LE DOCTEUR DEMERLIAC
M. LE DOCTEUR COLLART
M. LE DOCTEUR PAUL-BLUM
M. LE DOCTEUR THIBAÛT

A MES COLLÈGUES
DE L'INTERNAT SAINT-LAZARE

MM. FOURNIER, GERSBERG, GUÉROULT,
LAFONTAINE, VILA

A MM. LES DOCTEURS PRATA, VANUXEEM

A MES AMIS

MM. BOIGE
FLON

Directeur des Services Agronomiques de Seine-et-Marne

PAUL MOREAU
LABARTHE
CHRISTIAN PELLETIER

INTRODUCTION

Nombreux sont les médecins qui ont joué un grand rôle dans le domaine intellectuel, littéraire, social et politique.

De par sa profession, le médecin est un observateur et un chercheur, Rien de plus normal à ce qu'il s'attache aux choses intéressantes de la vie, qu'il soit un novateur et un réformateur.

Le Professeur Laignel-Lavastine a écrit dans l'Introduction à l'Histoire Générale de la Médecine :

« La médecine n'est pas une science ; c'est pour l'esprit une discipline et pour la société une fonction. Son histoire est donc liée à celle des sciences et à celle de la civilisation.

« ... La pensée médicale est un élément aussi nécessaire à l'équilibre de la pensée humaine que l'activité médicale est nécessaire à la conservation de la civilisation. »

Depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, on trouve des médecins parmi les penseurs, les écrivains, les sociologues, voire les hommes d'Etat illustres. De

saint Luc l'Évangéliste, qui fut le médecin et le compagnon de saint Paul, jusqu'à Sun-Yat-Sen, le père de la Chine Moderne, et à Clemenceau, qui étaient l'un et l'autre docteurs en médecine, la liste serait longue de ceux qui illustrent les propositions du Professeur Laignel-Lavastine.

C'est surtout au XIX^e siècle, grâce au développement de l'esprit scientifique, que les médecins prendront une place prépondérante dans la société. La littérature, qui reflète les mœurs d'une époque, le prouve surabondamment. Balzac a immortalisé le médecin de campagne dans un de ses chefs-d'œuvre et de nos jours les romans, les pièces de théâtre, voire les films de cinéma, qui mettent en scène des médecins, ne se comptent plus.

Nous avons voulu faire revivre dans ces pages la figure intéressante et attachante d'un médecin, qui est surtout connu comme enquêteur social et comme sociologue, Louis-René Villermé, l'auteur de la célèbre enquête sur « L'état physique et moral des ouvriers dans les principales fabriques de France », parue en 1840.

Villermé a souvent retenu l'attention de ceux qui ont écrit l'Histoire économique et sociale du XIX^e siècle. Ils ne manquent jamais de citer et de se référer à sa remarquable enquête. C'est, en effet, un document capital.

Cependant, par dessus tout, Villermé a été médecin. Pendant dix ans, il a suivi les armées de Napoléon en qualité de chirurgien militaire. Libéré du service, il revint se faire recevoir docteur et exercer la médecine à Paris. Sa notoriété fut telle qu'il fut élu membre de l'Académie de Médecine. En 1823, c'est comme médecin qu'il fut chargé par l'Académie des Sciences Morales et Politiques de l'enquête sur la condition des ouvriers. C'est parce que médecin qu'il poursuit cette enquête, avec un esprit d'observation et d'analyse, et l'on peut dire d'une façon toute scientifique, au point de ne pas laisser parler sa sensibilité devant les spectacles cruels dont il fut souvent le témoin.

L'enquête n'en eut que plus de poids et d'autorité. C'est au médecin Villermé que les ouvriers de la moitié du xix^e siècle sont redevables des réformes dont cette enquête fut le point de départ.

Le premier, Villermé, enquêteur, s'est comporté comme un hygiéniste social. Le titre même de son ouvrage caractérise ses observations : *Etat physique et moral des ouvriers*. Il ne sépare pas le physique du moral, la santé des conditions de travail, l'homme de la profession et du logement.

En cela, vraiment, le Docteur Villermé a été un novateur. Et par là il appartient à l'Histoire de la Médecine, indissolublement liée à celle de la civilisation.

LA VIE ET L'OEUVRE DU DOCTEUR VILLERMÉ

Louis-René Villermé naquit à Paris le 10 mai 1782 dans le quartier de la Roquette, où sa famille possédait une importante propriété. Plus tard, cette propriété fut vendue et lotie. Un passage qui fait communiquer la rue de la Folie-Regnault avec la rue du Chemin-Vert, porte le nom de passage René. On y a construit une chapelle et un dispensaire pour les pauvres. Cette modeste voie, baptisée du prénom du médecin, est le seul souvenir qui subsiste de la famille Villermé dans le quartier.

Le père de Villermé était procureur au Châtelet et originaire du village de Lardy, aux environs d'Etampes. Sa mère, née Marie-Marguerite Lecourbe, appartenait à la famille du général Lecourbe. Son aïeul paternel fut médecin et exerça la médecine à Lardy. Est-ce cette hérédité qui déterminait la vocation du jeune Villermé ? Toujours est-il qu'après avoir commencé ses études à l'école de Lardy, où son père s'était retiré pour raisons de santé, Louis-René Villermé fut envoyé à Paris pour

y acquérir une instruction plus complète. Le désarroi scolaire était grand, car la Révolution battait son plein.

Après avoir fait, vaille que vaille, ses études classiques, Villermé s'inscrivit à l'Ecole de Santé qui avait été créée par la Convention à Paris en même temps que deux autres écoles similaires à Strasbourg et à Montpellier pour remplacer les anciennes Facultés de Médecine et former les officiers de santé nécessaires aux armées de la République.

Après trois années d'études médicales, Villermé dut partir aux armées comme ses camarades. Il vécut de 1804 à 1814 la rude vie de chirurgien militaire que menèrent Broussais, Récamier et même Laennec, mais ce dernier pendant moins longtemps.

Comme Broussais, il fut au camp de Boulogne, puis il parcourut l'Europe centrale et la Pologne ; il fit enfin la guerre d'Espagne dont il conserva d'affreux souvenirs.

Il en évoque quelques-uns plus tard, dans la communication qu'il présente le 6 octobre 1818 devant la Société de Médecine sous ce titre : De la famine et de ses effets sur la santé dans les lieux qui sont le théâtre de la guerre. « Je me rappelle, disait-il, ces moments où, pressés par la faim, nous ne nous parlions plus sans nous fâcher, où notre

œil menaçant semblait indiquer une victime dans celui que nous regardions. De Lery dit dans sa relation du siège de Sancerre qu' « en proie à la « famine, leurs regards de travers décelaient qu'ils « étaient prêts à s'entre-tuer pour s'entre-manger ». J'ai vu des hommes, naturellement doux et déjà abattus par les rigueurs de la faim, entrer tout à coup en fureur et s'écrier à l'injustice et au brigandage avec l'accent de l'intime conviction contre des gens qui, les devançant où ils espéraient trouver des vivres, étaient plus heureux qu'eux ou` présumés tels ; tant est aveugle et irrésistible la conservation de la vie. »

Et ce tableau effrayant d'une scène de famine en Espagne : « A quoi ne nous forcerait pas la misère, mais surtout la faim ! N'ai-je pas vu des vierges bien élevées se livrer à l'impudicité de soldats brutaux et dégoûtants pour un morceau de pain ?... Je crois voir encore cette mère vertueuse remettre à son mari un pain qu'elle avait acheté à ce prix, et en tombant et mourant, lui demander pardon d'avoir assuré de cette manière, durant quelques jours, la vie de leur enfant infortuné. Mais éloignons de notre imagination de ces scènes déchirantes dont le souvenir inspire l'horreur et révolte... »

Durant la guerre d'Espagne, Villermé remplaça son chef de service qui avait trouvé plus conforta-

ble de rester « au grand dépôt » en France. Il se plaignit de sa situation dans une lettre adressée à Percy, l'illustre inspecteur général du service de Santé que le docteur Astruc appelle le « père du Service de Santé ». Villermé réclamait respectueusement le titre de chirurgien-major, dont il remplaçait les fonctions. Il fait suivre sa signature des mots : « chirurgien aide-major au 17^e régiment de dragons » et la date du 16 mai 1810. Percy accueillit favorablement la demande de Villermé et l'appuya en ces termes flatteurs :

« Ce chirurgien, l'un des plus distingués que l'on ait aux armées, mérite, quoique peu ancien de service, l'avancement demandé par lui ; il remplace depuis deux ans, dans les fonctions de chirurgien-major au susdit régiment, M. Laubert, qui reste tranquille dans ses foyers à Pont-à-Mousson, ainsi que le prouve la lettre ci-jointe, dont il importe au bon ordre que Son Excellence ait connaissance. »

PERCY.

Malgré l'élogieuse recommandation de Percy, Villermé fut seulement promu aide-major en 1814 et fit la campagne de France. Il fut licencié avec ce grade et une pension de 450 francs en juin 1814.

Dégagé de toute obligation militaire, il s'em-

pressa de terminer ses études médicales et de se faire recevoir docteur. Il soutint sa thèse sur ce sujet « Des fausses membranes » le 22 août 1814. Il avait 32 ans.

Son père était mort durant la guerre d'Espagne. Le Docteur Villermé vécut chez sa mère et exerça la médecine à Paris. Le 23 août 1818 il épousa Mlle Morel d'Arleux, fille d'un conservateur des Musées Nationaux, et habita chez ses beaux-parents, 10, rue Bertin-Poirée. Par la suite, il demeura rue du Pont-Louis-Philippe et enfin, 26, rue Vieille-du-Temple.

C'était un homme très bon, simple et modeste. Son fils a donné de lui ces détails :

« Sa modestie était telle que je l'ai vu soumettre à de fort jeunes hommes, beaucoup moins instruits que lui, plusieurs de ses travaux et accepter avec l'empressement le plus simple leurs observations, s'il leur arrivait de lui en faire de justes. »

A la suite de son mariage, il abandonna la pratique médicale pour se consacrer à ses goûts d'écrivain scientifique. Il devint un collaborateur assidu du Dictionnaire des Sciences Médicales.

La liste des articles, mémoires et travaux de Villermé est longue. Nous en donnons la plus grande partie à la Bibliographie de cette thèse. Lui-

même négligeait de conserver tout ce qu'il écrivait et publiait.

En septembre 1819, il fit paraître dans le Journal Général de Médecine Française un article intitulé : *Quelques considérations sur la santé des forçats ou galériens*.

Nous le reproduisons *in-extenso*, car il donne une idée de la manière précise et simple dont Villermé analysait une situation ou brossait un tableau. On a publié depuis 1819 bien des reportages sensationnels sur la vie des bagnes. En est-il de plus émouvant que l'étude de Villermé ? Au surplus, bien des adoucissements furent apportés par la suite à l'existence des bagnards. Le cri de pitié poussé par le médecin hygiéniste de 1819 n'y aura pas été étranger. Voici cet article :

« *Quelques considérations sur la santé des forçats ou galériens, par M. Louis-René Villermé.*

« Ceux contre lesquels a été prononcée la peine des travaux publics sont appelés « forçats » et très souvent « galériens » ; forçats parce qu'ils sont forcés à travailler pour le service de la société offensée et galériens parce que d'abord ils ne furent appliqués qu'au service de la mer sur les galères du Roi où ils passaient le temps de leur détention enchaînés à un banc de rameurs. Ce sont les besoins par-

ticuliers des Etats qui font employer les forçats en France aux travaux des ports ou à ceux de quelques routes ; en Russie, en Hongrie, aux mines ; en plusieurs villes de Suisse, à nettoyer les rues ; ailleurs, aux galères, etc., etc. Avant notre Révolution, on associait par droit de représailles les prisonniers de guerre faits sur les Etats barbares aux mêmes travaux et au même service que les galériens ; aujourd'hui, chez nous, ceux-ci ne se composent plus que de criminels.

« Les individus condamnés aux travaux forcés doivent, dit notre Code pénal, être employés à ceux qui sont les plus pénibles et traîner à leurs pieds un boulet ou être attachés deux à deux avec une chaîne lorsque le travail auquel ils sont employés le permet. Le même Code établit les travaux forcés à temps et à perpétuité. Les premiers sont prononcés pour cinq ans au moins et vingt ans au plus ; ils peuvent être comparés à la condamnation « *ad opus publicum* » chez les Romains et les seconds à celle « *ad metalla* ». J'ai dit dans le paragraphe précédent (ce travail fait partie d'un autre plus considérable sur les prisons) quels sont les individus que la loi fondée sur leur faiblesse physique exempte d'une peine aussi dure. C'est dans plusieurs ports qu'on place chez nous les forçats ; on les y enferme dans de grands bâtiments construits à terre et appelés

« bagnes » (de bagus, nom donné autrefois par les Italiens à la grande prison des esclaves de Constantinople, ou de « balneum » parce que le bague de Marseille fut élevé sur un emplacement de bains) et à défaut de ceux-ci à bord de vaisseaux hors de service et qu'on nomme « pontons ». Mais comme les considérations hygiéniques qui se rattachent aux pontons-prisons sont beaucoup plus nombreuses lorsqu'on les envisage comme prisons de guerre que comme prisons de condamnés par justice, c'est à l'article « prisonniers de guerre » que je renvoie le lecteur.

« N'ayant jamais eu l'occasion de voir des bagnes, je dois particulièrement à l'amitié de M. Charles-Vincent Payen, chirurgien major de la Marine, les détails que l'on va lire.

« A. *Des forçats avant d'arriver dans les ports.*
— Ils partent à certaines époques de l'intérieur et s'augmentent ensuite de tous les condamnés à la même peine détenus dans les prisons qui se trouvent sur la route. La troupe de ces criminels forme ce qu'on appelle une « chaîne ». A son arrivée dans un grand port comme Brest, elle est ordinairement de deux à quatre cents hommes. La chaîne des forçats est une espèce de caravane qui porte avec elle ustensiles, fers, vivres, etc., et qui, outre

les condamnés, se compose de plusieurs employés et d'une escorte militaire. A mesure qu'elle se grossit de nouveaux criminels, ceux-ci sont enchaînés comme les autres, c'est-à-dire qu'on leur met un collier de fer de deux pièces unies en devant par une forte charnière et fermée par derrière au moyen d'un boulon de fer enfoncé et rivé à coups de masse. Ce collier est passé dans le premier anneau d'une chaîne de six à huit pieds dont l'autre extrémité est enfilée par une autre chaîne qui est très longue. Cette dernière, qui réunit ordinairement une centaine des premières, reçoit le nom de « cordon ». Chaque forçat a une ceinture de cuir pour supporter le poids de la chaîne et empêcher les commotions d'être transmises au col et à la tête.

« Ainsi composée, la chaîne générale se traîne péniblement pendant quatre ou cinq lieues par jour, faisant des haltes fréquentes et couchant sur la terre à peine couverte de paille. Les plus malades sont tantôt placés sur les charrettes qui portent le bagage et tantôt portés par leurs camarades. Ceux qui meurent dans le chemin sont même portés sur les épaules jusqu'à la ville la plus prochaine.

« Ce voyage est tellement fatigant que les forçats le redoutent autant que quelques années de séjour au bagne. Ajouter qu'il n'a pas toujours lieu

dans une saison favorable ; que la conduite en est confiée à des gens très intéressés à prévenir les évasions, mais qui peuvent faire impunément des bénéfices sur tout ; ajouter encore le dénuement de linge et d'habits, la malpropreté, le germe des maladies puisées dans les prisons, la mauvaise nourriture, les intempéries de l'air dont rien ne défend et les affections morales. Toutes ces causes réunies font périr quelquefois un grand nombre de forçats durant la route et peu de temps après leur arrivée. La privation de sommeil est ce qui paraît les incommoder davantage. Ne serait-il pas possible de leur rendre plus supportable ce funeste voyage ? Peut-être même serait-il plus économique de les transporter dans de grands chariots couverts dont les toiles serviraient à dresser les tentes pendant la nuit.

« B. *Des forçats lors de l'arrivée de la chaîne au lieu de sa destination et avant leur entrée dans le bagne.*

« A l'arrivée de la chaîne, on fait subir une espèce de quarantaine aux condamnés qui la composent. A Brest, on les reçoit dans un des hôpitaux de la marine extra-muros. On s'empresse d'abord de débarrasser chaque homme du collier de voyage. Cette première opération est capable de porter l'effroi dans l'âme des spectateurs eux-mêmes. Le for-

çat s'assied à terre, la tête près d'un billot sur lequel est fixée une enclume; puis à grands coups de masse et de repoussoir, deux hommes chassent le boulon qui tient le collier fermé. Il n'est pas sans exemple que la masse, après avoir glissé sur un repoussoir placé à faux, ait brisé le crâne du patient ; et souvent des commotions douloureuses se propagent par le collier jusqu'au cerveau. Quoi pourrait donc empêcher, si l'on veut absolument un collier de fer, qu'on le fermât avec un cadenas plutôt qu'avec le boulon ? Dès que celui-ci est ôté, on place à la partie inférieure de la jambe une « manille ». C'est une pièce de fer de forme parabolique du poids de deux à trois livres et percée à chaque bout d'un trou dans lequel on met un fort boulon arrêté lui-même par une clef de fer rivée à coups de masse. La « manille » est l'attribut essentiel des forçats ; on ne l'ôte d'un membre fracturé que pour la replacer à l'autre. C'est à elle qu'est attachée une chaîne de dix pieds qui unit les forçats par couple ou la chaîne plus courte qui sert à traîner le boulet.

« Après avoir été « ferré », l'arrivant est dépouillé de toute espèce de vêtement, de ses bijoux, etc... Ses cheveux sont coupés courts et il est entièrement rasé ; puis on le lave à grande eau, on l'essuie ; après quoi il est vêtu d'une chemise de toile rousse, d'une casaque très ample, d'un gilet

et d'un pantalon, le tout d'un drap très fort et de couleur écarlate. On lui donne en même temps des souliers de cuir jaune et un bonnet de laine de même couleur que l'habit, à la pointe duquel est attachée une petite plaque de fer blanc portant un numéro. Il reçoit ensuite une ration de vin chaud, et est placé isolément dans un lit. On sépare les malades des bien portants ; mais ceux-ci n'en sont pas moins traités pendant vingt ou trente jours comme des convalescents. Enfin, lorsqu'ils sont bien reposés, ils sont envoyés au bagne pour y suivre les travaux et le régime de la maison.

« C. *Des forçats dans le bagne.* — Rien ne semble devoir égaler l'émotion que le forçat éprouve la première fois qu'il entre dans le bagne ; et l'on a peine à concevoir qu'il n'en résulte pas fréquemment de grands troubles. Cependant, cet effet est très rare. Qu'on se figure donc le forçat arrivant en présence de deux à trois mille misérables agitant des chaînes longues et retentissantes et dont il va partager le sort. Quelle peinture de l'enfer offre un tableau plus affreux que cette scène tantôt bruyante et tumultueuse et tantôt glacée du silence de la terre ? Quelle position pour l'homme à qui il reste quelque idée de son origine, quelque prétention de son éducation.

« Sans entrer dans la description minutieuse d'aucun des bagnes de France, quelques détails sur celui de Brest qui passe pour être le mieux entendu pourront cependant en donner une idée. Il se compose principalement de quatre salles immenses formant deux étages : ces salles n'ont d'autre ouverture, à l'exception des fenêtres garnies de barreaux de fer et trop hautes pour la salubrité et l'agrément de la vue, que par le bout qui correspond au centre du bâtiment. Elles sont fermées en dehors par une porte extrêmement forte et en dedans, à huit ou dix pieds, par une grille. Le fond est un massif très épais dans lequel sont pratiqués des cachots noirs d'autant plus malsains que leur seule ouverture donne dans la salle où l'air est déjà très vicié. Chaque salle, soutenue dans un milieu de sa largeur par une rangée de piliers, à la base desquels sont de deux en deux des latrines à l'anglaise, est garnie de quatorze « tolats » ou doubles « bancs », espèces de lits de camp de quinze pieds en tous sens et formant deux plans inclinés à l'horizon et réunis du côté de la pête. Du côté des pieds, ces tolats ont une longue barre de fer dans laquelle la chaîne du forçat se trouve passée quand il est à son banc ; chaque banc est pour douze places, mais il est souvent occupé par quatorze hommes, de sorte qu'il revient à peine un pied de largeur à chacun d'eux.

Il résulte de cela qu'ils couchent tous sur le même côté et que celui qui veut dormir sur l'autre est obligé d'éveiller ses camarades. Entre le pied du banc et la muraille, il y a un passage assez large ; et au milieu de la longueur de chaque salle se trouve un espace entouré de grilles qui contient la cantine ou taverne, la « cambuse », lieu de la distribution des vivres et la cuisine.

« Le nombre des hommes de chaque salle est 700 à 800. La chaleur maintenue suffisante en hiver par le grand nombre de ceux qui s'y trouvent est très incommode en été : le cubage d'air y donne un peu plus d'une toise pour chaque homme.

« Le forçat reçoit en été un pantalon de toile et en hiver, quand il travaille à l'air, en sus des vêtements dont j'ai parlé, une capote de toile garnie d'un capuchon : il est, en général, beaucoup mieux habillé et chaussé que la plupart des ouvriers indigents. Le poids de la « manille » et de la chaîne est de douze livres ou à peu près et la longueur de cette dernière de dix pieds, d'où il résulte qu'en la faisant courir sur le barreau du banc, chacun peut disposer d'une ligne de trente-quatre pieds et atteindre la latrine.

« Le forçat couche tout habillé sur la planche nue, à moins qu'il n'achète un petit matelas et une couverture. Ses vivres consistent, chaque jour, en

trente onces de pain ou vingt-trois onces de biscuit ; une once de fromage ou quatre de légumes secs ; une livre d'huile de lin et deux livres de sel pour mille rations. Celui qui ne travaille pas n'a d'autre boisson que de l'eau, tandis que le forçat « à la fatigue » reçoit deux tiers de pinte de vin ou un seizième de pinte d'eau-de-vie mêlée avec autant d'eau, ou même une pinte et un tiers de bière ou de cidre. Les forçats invalides ou convalescents ont ; vingt-quatre onces de pain, huit onces de viande fraîche, quatre de légumes verts et une demi-pinte de vin.

« A cinq heures en été et à sept heures et demie en hiver, les forçats se lèvent et aussitôt que leurs salles sont balayées et qu'ils ont leur déjeuner, des « garde-chiourmes » les conduisent aux travaux du port. Les travaux sont réservés pour les plus coupables ; les travaux des ateliers, les corvées pour les vivres, pour le bois, etc..., sont faites par les autres. Ceux qui n'ont plus que peu de temps à rester dans le bagne sont découplés et employés dans les salles ou les hôpitaux comme servants ou infirmiers ; ils reçoivent une paye de vingt centimes par jour. Au contraire, tous les forçats condamnés à perpétuité ou connus par quelque tentative d'évasion ne sortent jamais qu'enchaînés dans un seul cordon ; ils restent ordinairement dans les salles avec les infir-

mes et s'y occupent à des ouvrages en paille, en carton, etc... Il leur est défendu d'exercer les métiers de tailleur, de cordonnier, etc..., de peur qu'ils ne nuisent aux ouvriers libres.

« Les forçats rentrent pour dîner à onze heures en été. Ils retournent au travail à une heure et rentrent de nouveau avant la nuit. En hiver, ils font la journée de neuf heures à trois heures sans s'arrêter. A leur entrée du soir, on les enchaîne à leur banc et à sept heures en hiver, et à huit heures en été, une cloche donne le signal du silence et les force à se coucher.

« La police qu'on use envers eux est extrêmement cruelle : la moindre faute est punie du fouet ou du « rotin » (ce dernier est une corde) dont on applique des coups sur les reins et à la partie postérieure du thorax ; on y joint toujours le cachot. Si l'un d'eux est condamné au supplice, tous les autres y assistent à genoux et le bonnet à la main.

« Sous le rapport du moral, les forçats peuvent se diviser en deux classes : les uns sont des hommes de la plus grande fermeté et les autres des êtres timides opprimés par le désespoir et d'une pusillanimité déplorable. Le nombre de ces derniers fait la sûreté des bagnes, tout comme le nombre des lâches et des ambitieux d'un empire fait celle du despote : dans l'espoir d'être mieux traités, ils dé-

noncent les complots. Pour les arracher à la vengeance de leurs complices, on a soin de les en séparer ensuite.

« L'ivrognerie, malgré la prohibition des liqueurs alcooliques, est leur vice dominant : il n'est point de sacrifice qu'ils ne fassent pour la satisfaire. Quant aux mœurs, tout ce que j'ai dit à ce sujet des autres prisonniers est au-dessous de la vérité.

« L'habitude de traîner la chaîne donne à la démarche des forçats un caractère particulier impossible à corriger d'abord et qui les fait reconnaître quand ils parviennent à s'évader et à se procurer d'autres vêtements que ceux du bagne. Cette chaîne est la cause de blessures graves et de fractures parce qu'elle s'engage dans les machines telles que grues, cabestans, etc..., et que dans les chutes de l'un des deux forçats qu'elle unit, elle entraîne presque toujours l'autre.

« Les forçats malades sont transportés dans les hôpitaux de la marine où ils jouissent de toute l'abondance dont ces hôpitaux sont pourvus. Voici pour le bagne de Brest une table de morbidité dressée d'après les registres de l'hôpital et les ouvertures de cadavres qu'on y a fait avec le plus grand soin :

Années	Nombre de forçats (terme moyen)	Nombre de malades (terme moyen)	Nombre de morts
1815	2.920	172	62
1816	3.131	156	58
1817	2.943	157	62

« Parmi les 62 morts de 1817, on compte : phtisies pulmonaires 6 ; péripneumonies 5 ; hydro-
pisie ascites 5 ; entérites, diarrhées 7 ; fièvres de
diverses espèces 8 ; diverses maladies qui n'ont fait
mourir chacune qu'un seul individu, 12.

« 95 forçats sont morts dans les onze premiers
mois de 1818, savoir : de phtisie pulmonaire 21 ; de
péripneumonie 8 ; d'hydropisie ascite 7 ; d'entérite,
diarrhée, gastro-entérite 18 ; d'apoplexie 3 ; de fiè-
vres diverses 7.

« Telles sont maladies auxquelles succombent
le plus de détenus dans le bagne de Brest. Si la mor-
talité n'est pas plus considérable, il faut l'attribuer
à l'âge des forçats et à ce que, malgré les sévérités
de leur code pénal et la cruauté des moyens absur-
des de correction auxquels ils sont soumis, on les
traite avec autant d'humanité que le comportent les
règlements. Aussi jouissent-ils en général d'une

bonne santé et quelques-uns même atteignent un état pléthorique.

« D. *Des forçats à leur sortie du bagne et quelque temps après.* — Le forçat dont le terme de la peine approche est intéressé à ne pas s'évader ; c'est pourquoi on l'emploie de préférence dans les hôpitaux et dans les ateliers. A son départ, on lui ôte ses fers et les habits de bagne ; on lui donne un gilet rond et un pantalon de drap gris commun, il reçoit le prix de sa main-d'œuvre qui avait été mis en réserve, puis une cartouche ou congé, imprimé sur papier jaune, et une feuille de route avec laquelle il touche six sous par myriamètre. Arrivé chez lui, il reste ordinairement sous la surveillance de la police pendant un an. Cette dernière mesure serait très sage si l'on pouvait l'exécuter d'une manière secrète, car la honte peut-être autant que la misère et les penchants porte presque toujours le forçat libéré à commettre de nouveaux crimes qui le conduisent encore une fois au bagne ou à l'échafaud. De dix galériens remis en liberté, il n'y en a pas trois qui ne méritent plus tard une réclusion à perpétuité. Sans fortune, et l'effroi de tout le monde, il faut bien qu'ils volent pour ne pas mourir de faim ; et comme ils paieront d'un emprisonnement sans fin ou de leur tête leur nouveau crime s'ils sont



reconnus, l'assassinat leur devient pour ainsi parler nécessaire, soit pour défendre leur vie, soit pour éviter une peine en comparaison de laquelle le dernier supplice est un bienfait. »

A cette peinture de la vie des forçats, il faut joindre celle de la vie des prisonniers en général et des prisonniers de guerre en particulier.

Nous avons dit que Villermé avait conservé un souvenir atroce la guerre, des visions d'horreur dont il fut le témoin, durant les six années où il suivit les armées en qualité de chirurgien militaire. « Il avait voulu, disait-il, pouvoir ensevelir dans l'oubli le plus absolu, le souvenir des souffrances et des calamités qui l'avaient d'autant plus affecté, que son impuissance à les prévenir ou à les soulager avait été plus grande. »

Dans son étude sur les prisonniers de guerre, on trouve cette page d'un réalisme saisissant :

« Quelle position que celle d'un homme qui est fait prisonnier dans un combat ! L'instant où il cesse d'être à son pays est peut-être celui où un vainqueur cruel va le tuer ; c'est très souvent celui où il se voit dépouiller de tout. On lui arrache jusqu'au dernier de ses vêtements ; on le réduit à mar-

cher nu par une pluie qui tombe par torrents, par la neige ou par le froid le plus rigoureux de l'hiver, et sans chaussures dans la boue. C'est ainsi qu'il traverse l'armée ennemie ; puis on le réunit à d'autres prisonniers, et tous ensemble on les conduit comme des troupeaux de bêtes. S'il ne peut pas suivre ses infortunés compatriotes, de barbares soldats, exécutant avec cruauté une consigne inhumaine, le forcent, à coups de crosse de fusil, d'accélérer le pas, ou, si l'on craint qu'il ne soit repris, on le tue souvent à coups de baïonnette. Enfin, on le laisse en arrière... Bientôt, cet homme qui, une heure auparavant, se couvrait de gloire par des actions d'une valeur prodigieuse, ce héros se traîne à peine sur ses pieds ensanglantés, au milieu de la boue, des pierres, et à travers des débris d'armes de toute espèce qui jonchent la terre. »

Parlant des caves de la citadelle de Boulogne-sur-Mer, où, en l'an XIII, il alla visiter les prisonniers, il s'indigne de l'exiguité de ces réduits ; dans l'une de ces prisons étaient enfermés une vingtaine de militaires qui n'étaient jamais sortis au grand air depuis des mois !

Et le médecin, à la fois hygiéniste et moraliste, conclut :

« Quand on voit ces pièces si insalubres où l'on entasse, disons mieux, où l'on enterre tout vivants

la plupart des prisonniers, on dirait que la justice, en faisant enfermer un homme, a voulu qu'il mourût dans un air empoisonné... Il pourra recouvrer la liberté, la santé jamais. »

Netteté, précision, émotion, telles sont les qualités que l'on retrouve constamment dans les observations médicales de Villermé.

En 1823, il fut élu membre de l'Académie de Médecine. C'était la récompense et la consécration de ses travaux qui se succédaient sans interruption. Il collaborait au *Journal Général de Médecine Française et Etrangère*, au *Journal de Médecine et de Chirurgie*, à la *Revue Médicale Historique et Philosophique*, au *Cultivateur* (dans lequel il publie notamment un curieux article sur la « Santé des Moissonneurs » qui nous permet de faire de curieuses comparaisons, relatives à l'hygiène, entre les paysans d'autrefois et ceux d'aujourd'hui).

Les questions d'hygiène tenaient tellement à cœur à Villermé qu'il fonda, en 1829, les *Annales d'Hygiène publique*. Il s'affirmait ainsi un devancier qui prévoyait l'importance du problème social de la santé. La même année, il fit à l'Athénée Royal un cours sur la population et les lois qui la régissent.

Lorsque Louis-Philippe rétablit en 1832 l'Académie des Sciences Morales et Politiques, supprimée

par Napoléon, par crainte des initiatives subversives de cette docte assemblée, Villermé en fut élu membre, en même temps que Guizot, Victor Cousin, Mignet, Dupuis aîné.

C'est l'Académie des Sciences Morales et Politiques qui chargea Villermé, en 1835, de la grande enquête sociale, à laquelle son nom reste à jamais attaché.

Auparavant, le médecin donna la mesure de son dévouement et de son abnégation durant la terrible épidémie de choléra qui ravagea Paris en 1832. L'épidémie dura 189 jours et fit plus de 18.000 victimes. Balzac, Chateaubriand, Henri Heine en ont laissé des tableaux mémorables.

Nommé membre de la Commission Centrale de Salubrité, Villermé donna son avis dans toutes les mesures sanitaires qui furent prises. Il n'hésita pas à payer de sa personne et à se consacrer au service des cholériques indigents. C'est ce qui l'amena à s'occuper en particulier des « maisons garnies », qui furent plus que d'autres la proie du fléau. Les maisons garnies comprenaient les hôtels modestes, les auberges, les maisons meublées, les chambres communes, les logements à la nuit.

Villermé résuma ses observations dans une étude : « Le choléra dans les maisons garnies de Paris », qui parut dans les *Annales d'Hygiène Pu-*

blique. Il établit un rapport frappant entre la progression de la mortalité et l'état sordide des logements où vivaient des personnes atteintes par l'épidémie. Ainsi toujours l'hygiéniste se révélait chez l'observateur.

Ses travaux antérieurs, sa tournure d'esprit, son caractère indépendant et loyal le firent désigner par l'Académie des Sciences Morales et Politiques, lorsque cette compagnie décida de procéder à une enquête sur la situation des ouvriers de France.

Il faut dire qu'après la Révolution de 1830, une grave crise économique désola l'industrie française. Elle ne fut pas sans rapports avec les troubles qui ensanglantèrent Lyon en 1831. La misère se répandit dans les agglomérations ouvrières, où l'on compta les indigents par milliers.

Villermé fut chargé d'enquêter dans les régions du Nord, Nord-Ouest, de l'Est et du Sud-Est, où les industries du coton, de la laine et de la soie avaient les plus importantes usines.

C'est de cette enquête qu'il rapporta son ouvrage capital :

*Tableau de l'état physique et moral des ouvriers
employés dans les manufactures de coton,
de laine et de soie.*

OUVRAGE

entrepris par ordre et sous les auspices
de l'Académie des Sciences Morales et Politiques.

Paris

Jules Renouard et C^{ie}, libraire, rue de Tournon, 6
1840

Ce « tableau » forme deux volumes in-8° de
450 pages chacun.

Voici en quels termes M. Deslandres, doyen hono-
raire de la Faculté de Droit de Dijon, et M. Mi-
chelin apprécient l'enquête de Villermé dans un
récent livre qui porte pour titre : *Il y a cent ans.
Témoignage de Villermé* (Paris, Spes 1938) :

« C'est un médecin, donc un homme compé-
tent dans toutes les questions d'hygiène et de santé,
donc un homme de science habitué à l'observation ;
c'est un homme d'étude qui a abandonné la prati-
que médicale pour se vouer à des travaux scientifi-
ques désintéressés ; c'est un homme qui s'est adonné

aux œuvres et aux études sociales ; c'est un homme qui sympathise aux souffrances des classes laborieuses. Ce n'est pas pour autant un rêveur ou un utopiste comme il en existait beaucoup en son temps ; il fait partie d'un corps réputé pour sa modération, sa sagesse, son esprit de conservation sociale. Il n'a pas entrepris son travail de sa propre initiative, pour son propre compte, en toute liberté, c'est l'Académie qui en a conçu l'idée et qui l'en a chargé ; il a été son mandataire, son missionnaire. Son travail n'est qu'un rapport qu'il lui a présenté, qu'elle a contrôlé et fait sien. On ne saurait donc, semble-t-il, trouver un témoin qui présente plus de garantie, de compétence, de sagesse et d'impartialité. »

Où trouver un plus bel éloge des qualités médicales du grand honnête homme que fut Villermé ?

Il n'y a pas la moindre trace de rhétorique dans le « Tableau » de Villermé. C'est une longue suite de faits, mais qui n'en sont que plus cruels dans leur impartiale objectivité. Des faits et des chiffres, mais qui écrasent sous leur brutalité.

Voici, par exemple, la durée du travail dans les filatures et les tissages mécaniques de Mulhouse : ouverture des ateliers le matin à 5 heures, fermeture le soir à 8 heures, quelquefois à 9..,

La moyenne des journées était de 15 heures, parfois 16, jamais moins de 13 heures et demie.

Cette durée de travail était la même pour les hommes, pour les femmes et pour les enfants. Or, on employait couramment dans les usines des enfants de six et de cinq ans !

Aussi la moyenne de la longévité dans la classe ouvrière était-elle extrêmement basse.

Dans le Nord, situation analogue à celle de l'Est, entraînant les mêmes misères physiques.

Pour des journées aussi longues qu'à Mulhouse, le salaire des hommes était en moyenne de un franc à deux francs par jour ; celui des femmes de un franc et celui des enfants de cinquante à soixante-quinze centimes. Avec d'aussi faibles ressources, on devine ce que pouvait être l'alimentation des familles ouvrières. Rarement de la viande. La base de la nourriture était composée par des pommes de terre, des pâtes et du pain. On buvait de l'alcool, il est vrai, du mauvais alcool de grains, pas cher et dont le bon marché favorisait l'ivrognerie la plus répugnante. Alcoolisme et tuberculose marchaient de compagnie.

Ce qui frappe surtout Villermé à Lille, ce fut le logement sordide, souvent infect des ouvriers. Les uns habitaient des caves, construites spécialement à cette fin, avec une ouverture sur la rue servant d'entrée et de seul moyen d'aération. Les autres se logeaient dans des greniers, pires encore que

les caves, car rien n'y garantissait de l'extrême froid en hiver et de l'extrême chaleur en été.

Après avoir inventorié le lamentable mobilier de ces taudis, Villermé écrit : « Je voudrais ne rien ajouter à ce détail des choses hideuses qui révèlent au premier coup d'œil la profonde misère des pauvres habitants, mais je dois dire que dans la plupart des lits dont je viens de parler — sales grabats dont les sales pièces sont une paille et des lambeaux de couverture — j'ai vu reposer ensemble des individus des deux sexes et d'âge très différents, la plupart sans chemise et d'une saleté repoussante. Père, mère, vieillards, adultes s'entassaient sur ces couches impures au sein de l'obscurité et de l'ivresse... »

Quant aux enfants, ils sont décolorés, maigres, chétifs, ils ont l'aspect vieux et ridé ; leur ventre est gros et leurs membres sont émaciés ; leur cou est couturé ou garni de glandes ; leurs doigts sont ulcérés et leurs os gonflés ou ramollis.

Le spectacle le plus hideux était celui des cabarets de la rue des Etaques : « Je puis l'affirmer, je n'ai jamais vu à la fois autant de saletés, de misères, de vices et nulle part sous un aspect plus hideux, plus révoltant. »

Ce quartier infernal comptait environ 3.000

habitants. Il s'en fallait que ce fût la majorité des ouvriers de Lille, lesquels étaient sobres et économes, mais pauvres et mal nourris. La modicité des gains, en particulier chez les filtiers ou tordeurs de fil, ne permettant pas une bonne alimentation, expliquait, d'après Villermé, leur petite taille.

« Les médecins de la ville, écrivait-il, m'ont affirmé que le phtisie pulmonaire moissonne beaucoup plus d'ouvriers en coton et de filtiers, que d'autres habitants. »

Les ouvriers de Roubaix et de Tourcoing vivaient dans de meilleures conditions que ceux de Lille.

Le second volume du « Tableau » forme la synthèse de l'enquête de Villermé. Dans ses conclusions, l'auteur s'élève en particulier contre la durée journalière du travail, beaucoup trop longue pour les enfants. « Cet usage détruit la santé. » Et Villermé formulait le vœu qu'une loi réglementât le travail des enfants dans les manufactures.

L'enquête, si loyalement poursuivie par ce médecin autorisé, membre de l'Académie de Médecine et de l'Institut, émut l'opinion des milieux diri-

geants de l'époque. Elle servit de base à un projet de loi qui fut voté d'abord par la Chambre des Pairs en 1840 et finalement par la Chambre des Députés le 11 mars 1841.

Cette loi limitait à 8 heures la durée du travail quotidien des enfants de 8 à 12 ans, et à 12 heures celle des enfants de 12 à 16 ans. De plus, elle exigeait le repos du dimanche et des jours de fêtes pour les femmes et les enfants. Enfin, elle prévoyait une inspection et des sanctions contre les industriels qui n'appliqueraient pas ces mesures.

Le gouvernement n'organisa pas d'inspection, et dans beaucoup d'endroits la loi resta lettre morte. Ce n'en est pas moins l'honneur du Docteur Villermé d'avoir provoqué le vote de cette loi humanitaire.

Sept ans plus tard, en mars 1848, Lamartine, chef du gouvernement provisoire, aura le mérite de signer un décret qui limitera effectivement et protégera le travail des femmes et des enfants, réalisant ainsi le vœu de Villermé.

La grande enquête de 1840 ne mit pas fin à l'activité de Villermé. Il publia en 1843 un mémoire sur *Le travail et les conditions des enfants dans les mines de la Grande-Bretagne*.

Il fut l'un des créateurs des Sociétés de secours mutuels et le précurseur de la loi sur les Accidents

du Travail par son mémoire *Sur les accidents produits dans les ateliers industriels par les appareils mécaniques*.

Lors de la création du Conseil Supérieur de l'Hygiène en 1848, Villermé en fut nommé membre. Ce n'était que justice.

Devenu veuf en 1851, il vécut dès lors « presque étranger du monde ». Cependant il se montrait toujours bon, même charmant pour les autres, recevant et encourageant particulièrement les jeunes.

Le Docteur Louis-René Villermé mourut à Paris, rue Vieille-du-Temple, le 16 novembre 1863. Il avait 81 ans et derrière lui une vie magnifiquement remplie. On lui fit de belles obsèques. Béclard prononça son éloge. Aux séances qui suivirent sa mort, les Sociétés Savantes dont Villermé faisait partie lui rendirent hommage. « A un cœur droit et généreux, à un esprit ferme, éclairé, judicieux, il unissait une rare puissance d'attention », disait Hippolyte Passy, président de la Société d'Economie Politique.

De nombreux journaux et périodiques lui consacrèrent une notice nécrologique. Les historiens ont retenu le nom de Villermé et tous ceux qui ont étudié l'histoire économique et sociale du XIX^e siècle ne peuvent que se référer à l'enquête sur l'état physique et moral des ouvriers de 1840. Mais, peut-

être, les médecins n'ont-ils pas réalisé suffisamment jusqu'à quel point Villermé fut « médecin », c'est-à-dire, selon la définition de B. Jacob que rappelle le Docteur Astruc, « le clair et généreux esprit qui a le goût de la santé dans la vie physique comme dans la vie morale, dans la vie publique comme dans la vie privée ». Villermé répond admirablement à ce portrait. Il fut l'un des plus beaux types de médecins français du siècle dernier.

CONCLUSIONS

I. — Louis-René Villermé est une intéressante figure de médecin hygiéniste et sociologue. Il débuta dans la médecine comme chirurgien militaire et suivit pendant dix ans les armées de Napoléon au camp de Boulogne, en Europe Centrale et en Espagne. Il fut reçu docteur en médecine à 32 ans et s'adonna d'abord à la pratique médicale à Paris, puis il se consacra à des travaux intellectuels et scientifiques, fut élu membre de l'Académie de Médecine et membre de l'Institut.

II. — Le long séjour de Villermé aux armées lui inspira l'horreur de la guerre, une profonde pitié de la détresse humaine, le goût de se dévouer pour les humbles et les déshérités du sort. En 1840, l'Académie des Sciences Morales et Politiques lui confia une enquête sur la situation physique et morale des ouvriers dans les manufactures du Nord, du Nord-Ouest, de l'Est et du Sud-Est. Villermé fut le témoin de faits navrants sur les conditions de travail, de vie, de logement des ouvriers.

Son enquête est une longue observation médico-sociale qui forme deux volumes de plus de 400 pages chacun. Elle eut un retentissement considérable et fut le point de départ des réformes entreprises par l'initiative patronale et des lois votées par le Parlement pour améliorer les conditions de travail de la classe ouvrière. Elle demeure un document capital auquel peuvent se référer l'Histoire économique et l'Histoire de la Médecine.

III. — Villermé mérite de prendre place dans la grande lignée des médecins humanistes et sociaux qui font honneur à la médecine.

Vu : *Le Doyen,*
TUFFENEAU.

Vu : *Le Président,*
L. TANON.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
G. ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

DOCTEUR LOUIS-RENÉ VILLERMÉ

Essai sur les fausses membranes, présenté à la Faculté de Médecine de Paris le 22 août 1814. Imprimerie Didot jeune.

Aliénation mentale causée par la seule crainte de devenir fou.
Revue Médicale, 1821.

Altérations organiques qui sont les suites des phlegmasies
(Société Médicale d'Emulation).

Mémoire sur les amputations partielles du pied (Société Médicale d'Emulation, février 1815).

Article « Bains » pour un dictionnaire de médecine.

Recherche sur le développement de beaucoup de capsules ou membranes synoviales (Société Médicale d'Emulation, avril 1821).

Emploi en médecine de la solution de cyanure de potassium pur comme succédané de l'acide prussique (Société Médicale d'Emulation).

Les Engelures.

Sur la plus grande fréquence des érysipèles qui compliquent les paies dans les hôpitaux du Nord ainsi que dans ceux du Midi (Société Médicale d'Emulation. Séance du 2 avril 1822).

De la famine et de ses effets sur ceux de la santé dans les lieux qui sont le théâtre de la guerre (Journal Général de Médecine, 6 octobre 1818).

Recherche sur la membrane des fistules (1816).

Sur un traité du goître et du crétinisme par le Docteur Niepce (Annales d'Hygiène et de Médecine Légale, juillet 1853).

Les leçons cliniques qui se donnent dans l'Hôpital général de Vienne (Autriche), 1818-1819.

La Santé des Moissonneurs (Le Cultivateur, juillet 1829).

Les plombs des fosses d'aisances (pour un dictionnaire de médecine).

Les poils (id.).

Les vaisseaux poplités (id.).

Des animaux sujets à la rage et des causes qui favorisent le développement spontané de cette maladie dans les genres canis et felis (en collaboration avec M. Troiliet, Journal Général de Médecine, octobre 1820).

La rage (en collaboration avec M. Troiliet. Pour un dictionnaire de médecine).

La vaccine.

Des Epidémies pour les rapports de la Statistique Médicale et de l'Economie Politique (Annales d'Hygiène Publique, t. IX, 1^{re} partie).

Article sur le même sujet pour un dictionnaire de médecine.

Rapport sur l'épidémie de fièvre typhoïde qui a frappé la Ville de Paris pendant les 5 premiers mois de 1833 (Bail lière, 1834).

Sur les meilleurs moyens de préserver du cholera-morbus (Le Cultivateur, 1832).

Les ravages du cholera-morbus dans les maisons garnies de Paris (Annales d'Hygiène Publique, t. XI, 2^e partie, 1834).

De l'influence des marais sur la vie (Annales d'Hygiène Publique, t. XI, 2^e partie, juillet 1834).

Rapport à M. le préfet de la Seine sur les secours à domicile et dans les hôpitaux (novembre 1830).

Sur un essai du Docteur Berruti sur les hôpitaux de la Ville de Turin (Annales d'Hygiène Publique, octobre 1832).

Réflexions sur les établissements de charité publique à l'oc casion d'un ouvrage de M. Davird Johnston (Annales d'Hygiène Publique, avril 1830).

Des établissements de charité devenant trop souvent des causes de mort (Revue Médicale, mars 1821).

Inconvénients de plusieurs étages dans les hôpitaux.

Population et Hygiène (Journal des Cours publics de la Ville de Paris).

Recherches statistiques médicales de la Ville de Livourne (Géographie et Statistique, 1826).

Essai sur la mortalité à Philadelphie.

Rapport sur un opusculé intitulé : Mortalité des femmes de 40 à 50 ans par M. Benoiston, de Châteauneuf.

Sur le rapport différent des deux sexes dans les naissances légitimes et illégitimes (Annales d'Hygiène Publique, octobre 1832).

De l'application de la méthode statistique à la vérification des opérations de recrutement (Annales d'Hygiène Publique), Baillière, 1857.

Mémoire sur les âges respectifs des époux dans les mariages (comptes rendus de l'Académie des Sciences Morales et Politiques).

De la distribution par mois des conceptions et des naissances (Annales d'Hygiène Publique).

Observations sur un mémoire de M. Fayet relatif à l'accroissement de la population en France (1838).

Considérations sur la fécondité dans la Ville de Paris et sur la taille moyenne de ses habitants (Recherches statistiques du département de la Seine, t. XCVIII, p. 90).

Rapport sur le mouvement de la population à Paris de 1817 à 1821 (Archives Générales de Médecine, février 1826).

De la mortalité dans les divers quartiers de Paris (Annales d'Hygiène Publique, 1826).

Sur la population de la Grande-Bretagne (Annales d'Hygiène Publique, t. XII, 2^e partie).

Rapport à l'Académie sur des recherches sur les causes de la richesse et de la misère des peuples civilisés, par M. de Morogues.

Rapport sur un ouvrage intitulé : Recherches statistiques sur la Ville de Paris (Société Médicale d'Emulation, janvier 1822).

Sur la durée moyenne des maladies aux différents âges. Discours aux membres des Sociétés de Secours Mutuels, le 30 mai 1829 (Annales d'Hygiène Publique).

Mémoire sur la taille de l'homme en France (Annales d'Hygiène Publique, N° de 1829).

De la morbidité dans divers quartiers de la Ville de Paris (Bulletin des Sciences Médicales, janvier 1831).

Note sur un Essai d'arithmétique politique, par le Comte Balbo. Turin 1829 (Annales d'Hygiène Publique, octobre 1829).

Du mouvement de la population en France, 1817 à 1823 (Bulletin des Sciences Géographiques et Statistiques, janvier 1828).

Des accidents produits dans les ateliers industriels par les appareils mécaniques (Journal des Economistes, N° 115, octobre 1830).

Note sur quelques monopoles usurpés par les ouvriers de certaines industries (Journal des Economistes, N° 66, mai 1847).

Mouvement de la population sarde de 1828 à 1837 (Journal des Economistes, N° 66, mai 1847).

Recensement des Etats prussiens en 1843 (Journal des Economistes, juin 1846).

Sur l'institution par le gouvernement belge d'une Commission centrale de Statistique (Journal des Economistes, N° 42, mai 1845).

Compte rendu d'un livre du Docteur Loiseleur-Delongchamp sur les céréales et les froments (Journal des Economistes, N° 22, septembre 1843).

Rapport sur un livre de M. Thomas Doubleday intitulé : De la véritable loi de la population (Journal des Economistes, N° 24, novembre 1843).

Enquête sur le travail et la condition des enfants et des adolescents dans les mines de la Grande-Bretagne (Journal des Economistes, février 1843).

Rapport sur un mémoire de M. Robiquet intitulé : Crimes commis dans la Corse (Journal des Economistes, vers 1842 ou 1843).

Nouveaux détails sur l'influence du développement excessif des manufactures sur la population en Angleterre (Annales d'Hygiène Publique, janvier 1835).

Sur les cités ouvrières (Baillière, 1830).

De la santé des ouvriers dans les fabriques de soie, de coton et de laine (Annales d'Hygiène Publique, t. XXI, 2^e partie).

Considérations sur la santé des forçats (Paris, Belin, 1819).

Mortalité et maladies au bagne de Rochefort (Annales d'Hygiène Publique, juillet 1831).

Mémoire sur la mortalité dans les prisons (Annales d'Hygiène Publique).

Articles « Prisons » et « Prisonniers de guerre », pour un dictionnaire de médecine.

Rapport à l'Académie des Sciences Morales et Politiques sur l'état physique et moral des ouvriers employés dans les fabriques de soie, de coton et de laine.

Des associations ouvrières (Publications de l'Institut de France, Académie des Sciences Morales et Politiques, avril 1850).

De l'influence de la température sur la mortalité des enfants nouveau-nés (en collaboration avec M. Milne-Edwards. Mémoire présenté à l'Académie Royale des Sciences le 2 février 1829).

Considérations sur les tables de mortalité (séance du 20 avril 1853. Publications de l'Institut Impérial de France).

Mémoire sur la mortalité en France dans la classe aisée et dans la classe indigente.

Rapport d'un voyage fait dans les cinq départements de la Bretagne en 1840 et 1841 (en collaboration avec M. Benoiston, de Châteauneuf).

Mémoire sur la distribution de la population française par sexe et par état civil (Académie des Sciences Morales et Politiques, séance du 15 février, 4 et 10 octobre 1834).

Notices sur M. Magendie ; M. Destouet ; M. Patrin.

Les Prisons, telles qu'elles sont, telles qu'elles devraient être (Paris, 1820).

Tableau physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de soie, de coton et de laine, ouvrage entrepris par ordre et sous les auspices de l'Académie des Sciences Morales et Politiques (2 vol., à Paris, chez Jules Renouard et C^{ie}, 6, rue de Tournon, 1840).

SUR LE DOCTEUR VILLERMÉ

Discours de M. Naudet, Président de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, prononcé aux funérailles de M. Villermé, le 18 novembre 1863 (Publications de l'Institut Impérial de France).

*Allocution prononcée aux obsèques de M. L.-R. Villermé au nom de l'Académie Impériale de Médecine, par M. Ver-
nois, membre de cette Académie (Bulletin de l'Académie Impériale de Médecine, 1863, t. XXIX, p. 169).*

Eloge de M. Villermé, prononcé dans la séance publique annuelle du 12 décembre 1865, par M. Jules Béchard, secrétaire annuel de l'Académie de Médecine (Paris).

Notice sur L.-R. Villermé, par M. A. Guirard (Annales d'Hygiène et de Médecine Légale, 2^e série, 1864, t. XXI, 1^{re} partie).

Article « Villermé » dans la Nouvelle Biographie Générale, publiée sous la direction de M. le Docteur Hoefer. Paris, Firmin Didot, 1866, t. 4, page 207).

Pierre Astruc : Louis-René Villermé (Progrès Médical, supplément illustré, 1^{er} octobre 1932).

Deslandres et Michelin : Il y a cent ans : Etat physique et moral des ouvriers au temps du libéralisme. Témoignage de Villermé (Paris, Spes, 1938).

Pierre Astruc : Louis-René Villermé (les Biographies Médicales, N° 7, juillet 1933).

Caudron : Un précurseur, le Docteur Gosselet. Lyon (Chronique Sociale de France, 1938).

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	13
LA VIE ET L'OEUVRE DU DOCTEUR VILLERMÉ.....	17
A. Des forçats avant d'arriver dans les forts.....	24
B. Des forçats lors de l'arrivée de la chaîne au lieu de sa destination et avant leur entrée dans le bagne	26
C. Des forçats dans le bagne	28
D. Des forçats à leur sortie du bagne et quelque temps après	35
CONCLUSIONS	49
BIBLIOGRAPHIE	51

